

ScholarWorks@GSU

Le code-switching, manifestation de l'hybridité culturelle : une étude de Le Baobab fou de Ken Bugul et Une si longue lettre de Mariama Bâ.

Authors	Lolonyo Edoh Kodjo Djamessi
Citation	Lolonyo Edoh Kodjo Djamessi. "Le code-switching, manifestation de l'hybridité culturelle : une étude de Le Baobab fou de Ken Bugul et Une si longue lettre de Mariama Bâ." Thesis, Georgia State University, 2025. https://doi.org/10.57709/t9wd-yb77
DOI	https://doi.org/10.57709/t9wd-yb77
Download date	2026-04-13 02:28:16
Link to Item	https://hdl.handle.net/20.500.14694/15627

Le code-switching, manifestation de l'hybridité culturelle : une étude de *Le Baobab fou*
de Ken Bugul et *Une si longue lettre* de Mariama Bâ.

by

Lolonyo Djamessi

Under the Direction of Eric Le Calvez, PhD.

A Thesis Submitted in Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree of

French And Francophone Studies

in the College of Arts and Sciences

Georgia State University

2025

ABSTRACT

The recurring use of code-switching (CS) in postcolonial African literature requires special attention to unpack its relevance in defining the identity of characters and, by extension, postcolonial individuals. To better understand this fact, this study focused on the use of code-switching in works *The Abandoned Baobab* by Ken Bugul and *So a Long Letter* by Mariama Bâ due to the importance of the issue of identity in them. Through a textual and discursive analysis, guided by postcolonial theory, the study demonstrated that CS in both novels reflects the cultural hybridity of the characters, who used it to redefine postcolonial identity.

Commented [SGJ1]: The word "abstract" should be all caps. It should also be centered.

INDEX WORDS: identity, postcolonialism, code-switching, cultural hybridity.

Copyright by
Lolonyo Edoh Kodjo Djamessi
2025

Le code-switching, manifestation de l'hybridité culturelle : une étude de *Le Baobab fou*
de Ken Bugul et *Une si longue lettre* de Mariama Bâ.

by

Lolonyo Djamessi

Committee Chair: Ian Campbell

Committee : Eric J. Le Calvez

Leslie Louise Marsh

Electronic Version Approved:

Office of Graduate Services

College of Arts and Sciences

Georgia State University

May 2025

DEDICATION

To:
My Father,
My wife,
And My Son

ACKNOWLEDGEMENTS

This thesis is the product of the unwavering support and boundless love I received from my family and coursemates during this intriguing academic pursuit. I owe an immense debt of gratitude to my parents (my Dad especially), who nurtured my curiosity and supported my educational endeavors from the very beginning.

To my partner, Millicent, your endless patience and understanding, especially during the most demanding phases of this research, have been my anchor. A heartfelt thank you to my supervisor, Dr. Eric Le Calvez, who has directed this work toward an accepted academic path.

I am particularly thankful for my friends David, Eric Cudjoe who is the inspiration behind this academic pursuit, Ernest Addo, my Partner in Success, and Lettrice Johnson, my learning and accountability partner throughout the journey.

In all, it is the doing of the Lord Jesus Christ. Glory be to His holy name.

TABLE OF CONTENTS

ACKNOWLEDGEMENTS	V
1 INTRODUCTION.....	1
1.1 Contexte de étude	1
1.2 Définition des mots clés.....	3
1.3 Problématique et questions de recherche	8
2 CADRES THEORIQUES	10
2.1 La théorie linguistique (CS)	10
2.2 La théorie postcoloniale (l'hybridité culturelle).....	12
2.3 Ken Bugul et Mariama Bâ dans la littérature	14
3 LE CS DANS LE BAOBAB FOU ET UNE SI LONGUE LETTRE	19
3.1 Les occurrences significatives du CS dans les deux œuvres.....	19
3.2 Les fonctions du CS dans les narrations de Bugul et de Bâ	21
4 L'HYBRIDITE CULTURELLE ET L'IDENTITE POSTCOLONIALE	32
4.1 La relation entre le CS et la construction de l'identité nationale.	32
4.2 Le CS, comme reflet des réalités socioculturelles de l'Afrique postcoloniale.....	35
4.3 Le CS, symbole de la création d'une nouvelle identité.	37
5 CONCLUSION	43
REFERENCES.....	48

Commented [SGJ2]: Do not delete the table of contents. This table of contents is already formatted. This is a linking Table of Contents, meaning it will automatically generate a TOC for you after you have properly formatted all of the headings in your document. If you right click on this table of contents and select "update field" followed by "entire table," this TOC will update itself to reflect the headings in your document.

1 INTRODUCTION

1.1 Contexte de étude

Les dynamiques identitaires occupent une place importante dans la littérature francophone africaine postcoloniale où elles sont pour la plupart interrogées. Les œuvres, *Le Baobab fou* de Ken Bugul et celle de sa compatriote Mariama Bâ -- *Une si longue lettre*, font partie des travaux remarquables de ce groupe. Publiées respectivement en 1982 et 1979, ces deux œuvres qui ont paru dans la période d'après indépendance donc dans le contexte post-colonial où les sociétés africaines se retrouvent à la croisée entre les héritages coloniaux et les revendications identitaires.

Le Baobab fou, raconte l'amère expérience d'une jeune femme sénégalaise qui n'est autre que l'auteure elle-même selon Déborah Lee-Ferrand qui classifie l'œuvre d'autobiographique¹. Cette Sénégalaise en aventure en Europe, un exil physique et psychologique, se voit confrontée à la dislocation de son identité. L'œuvre met en exergue la question identitaire en mettant en lumière l'aliénation provoquée par l'immersion dans une culture étrangère et l'inévitable retour à soi par la réconciliation avec ses racines africaines métaphoriquement représentées par le baobab. Tout a commencé dans un village à l'ouest du Sénégal, où un vieil homme a installé sa famille à l'ombre du grand arbre, le baobab ; sans savoir que l'arbre a une histoire. Un jour, après avoir dégusté le fruit du baobab, un garçon a craché le noyau. Dans le sol, la graine a germé et malgré les piétinements et l'incendie qui a ravagé le village, la plante a résisté et c'est sous elle que la petite Ken de deux ans, jouait toute seule avant son envol pour l'Europe après avoir tant rêvé de vivre à l'occidentale.

¹ Lee-Ferrand, D. (2017). « Enracinement et déracinement gustatifs dans "Le Baobab fou" de Ken Bugul », *Nouvelles Études Francophones*, 32(2), 170–183. <http://www.jstor.org/stable/44685441>.

Quant à *Une si longue lettre*, elle reporte les correspondances de Ramatoulaye Fall (la protagoniste), récemment veuve, face aux exigences sociales liées à son état de femme dans un mariage polygame et à son appartenance culturelle. Ces correspondances sont adressées à sa cousine et camarade d'enfance, Aïssatou qui aussi avait connu presque les mêmes sorts. Après le décès de Modou Fall, son mari, Ramatoulaye présente à son amie une réflexion douloureuse des trahisons conjugales du défunt, notamment l'abandon qu'elle a subi, lorsque celui-ci a décidé de prendre une deuxième femme, Binetou, une jeune fille qui était amie et camarade de classe de leur première enfant. Contrairement à Aïssatou qui avait opté pour un divorce, Ramatoulaye a décidé de ne pas quitter le mariage et avait subi les conséquences de ce choix.

Le roman met en exergue les efforts de la société Sénégalaise à concilier la tradition avec la modernité : « le passé féconde le présent »². Ramatoulaye et Aïssatou représentent deux réactions distinctives face à la pression sociale. Alors que Ramatoulaye tente de trouver un équilibre en respectant les normes culturelles et religieuses préétablies, Aïssatou les défie, prenant son destin en deux mains et reconstruit sa vie avec « succès » à l'étranger. A travers ce roman épistolaire, Bâ émet une critique à l'encontre des injustices de la société patriarcale tout en proposant l'éducation et la solidarité comme agents de luttes féministes.

Ces deux œuvres écrites par deux femmes de même nationalité et d'une même génération, traitent non seulement des défis auxquels font face les femmes dans une société africaine postcoloniales, entre tradition et modernité, mais aussi posent la question de l'identité africaine au lendemain de la colonisation dans un monde en mutation. A travers leurs récits, les

² Bâ, M. (1979). *Une si longue lettre*, Groupe Privat/ Le Rocher, 2005, p. 12.

Note : Dorénavant, les références à cette édition seront données directement dans le corps du texte, entre parenthèses.

deux auteures interrogent les dynamiques de genres, d'aliénation et par conséquent l'héritage culturel dans un contexte marqué par l'hybridité identitaire.

L'intérêt de ces œuvres dans le cadre de cette étude, réside dans l'usage du *code-switching*, une pratique linguistique qui fait alterner les personnages entre diverses langues au sein d'une même interaction. Dans un contexte postcolonial, ce fait ne peut se passer inaperçu, mais constitue un indicateur puissant de l'hybridité culturelle vécue par les personnages. C'est une preuve de leur multiplicité culturelle ainsi que leur tentative à naviguer entre les différentes influences culturelles auxquelles ils sont exposés.

1.2 Définition des mots clés

Pour ceux qui n'ont aucune idée de ce qu'est le *code-switching*, nous en sommes ici déjà coupable de son usage en tant que terme anglais dans ce travail qui est en français. Le *code-switching* est un phénomène sociolinguistique et littéraire. Le terme anglais est un mot composé constitué de « *code* » et de « *switching* ». Le dictionnaire Larousse³ définit « un code » ; terme linguistique comme « une langue c'est à dire un système conventionnel de symboles et de règles de combinaison, commun à des interlocuteurs et grâce auquel le message peut être produit et interprété ». Donc le *code* dans *code-switching* c'est une langue ou une variété linguistique. Et *switching*, vient du verbe « to switch » qui peut être traduit comme alterner, échanger, ou passer de ... à Le *code-switching* appelé en français l'alternance codique est donc un phénomène de l'alternance des codes où les codes représentent des langues ou des variétés linguistiques. Selon le linguiste allemand Peter Auer, il s'agit de l'alternance entre deux langues ou plus dans une

³ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/bilingues>.

même conversation ou discours⁴, une pratique courante dans les sociétés multilingues et bien multiculturelles. D'un point de vue interprétatif (pour l'intérêt de cette étude), Poplack cité par Akhroub⁵ identifie trois types de *code-switching* (désormais CS) : Le CS inter-phrastique, le CS intra-phrastique et le CS extra-phrastique. Le premier se réfère à l'usage de phrases ou de discours appartenant à des langues différentes, alternant dans les productions langagières d'un même locuteur ou des prises de parole entre interlocuteurs⁶ comme dans l'énoncé : « Le cœur de ma mère se serra. *Yalla na baax*, tout ira bien. » (Bâ, M., 1979, p. 45). Les deux phrases dans l'énoncé sont l'une du français et l'autre, du wolof⁷. Le CS intra-phrastique désigne l'inclusion de divers codes linguistiques dans la même phrase : « Les *Suguil ndigale* se succèdent, poignants, tandis que des mains expertes distribuent à l'assistance biscuits, bonbons, colas judicieusement mêlés première offrandes vers les cieux pour le repos de l'âme du disparu... » (Bâ, M., 1979, p. 18). Le troisième, le CS extra-phrastique comme le démontre l'énoncé « Ce n'était plus le *home* pour jeunes filles catholiques, ce n'était plus le service d'accueil⁸ » constitue l'insertion d'une expression figurative ou idiomatique, d'un proverbe etc. d'une autre langue dans l'énoncé d'un autre pour des raisons culturelles entre autres.

Il y a également un CS de registres dans les deux œuvres qui n'est pas nécessairement une alternance de langues. Il relève de l'usage fluide de l'ensemble de ressources linguistiques (translanguaging en anglais) chez les auteures. Bugul, utilise un registre familier en discutant

⁴ Auer, P. (Ed.). (2013). *Code-switching in conversation: Language, interaction, and identity*. Routledge.

⁵ Poplack (1980 & 1988) citées par Akhroub, K. (2023). « L'alternance codique dans le roman marocain francophone : Cas du roman *Les Tribulations du dernier Sijilmassi* de Fouad Laroui », *Revue des Sciences Humaines et Sociales de l'Académie du Royaume du Maroc*, 2(2), pp.153-168.

⁶ Akhroub, K. (2023). L'alternance codique dans le roman marocain francophone : Cas du roman *Les Tribulations du dernier Sijilmassi* de Fouad Laroui. *Revue des Sciences Humaines et Sociales de l'Académie du Royaume du Maroc*, 2(2), 153-168.

⁷ Langue locale sénégalaise.

⁸ Bugul, K. (1982). *Le Baobab fou*, Présence Africaine Editions, 2009. P. 54, Paris.

Note : Dorénavant, les références à cette édition seront données directement dans le corps du texte, entre parenthèses.

avec des compatriotes et un registre plus soutenu quand elle se retrouve dans une conversation avec des Belges. Pour Bâ, c'est l'expression des réalités culturelles indigènes en Français. Par exemple, Ramatoulaye la protagoniste écrit : « Amie, amie, amie ! Je t'appelle trois fois. » (Bâ, M., 1979, p. 12). Cette appellation est une manière africaine d'interpeller qui montre la gravité du sujet qu'on va aborder.

Le CS chez les auteures Sénégalaises Bugul et Bâ, dépasse la simple alternance linguistique pour devenir un reflet des tensions identitaires vécues par les personnages de Bugul et de Bâ. En oscillant entre les langues locales (wolof, peul)⁹ et le français, les personnages expriment leur dualité culturelle et leur tentative de réconciliation avec leurs diverses appartenances identitaires. C'est ce que nous pouvons appeler l'hybridité linguistique¹⁰. Parlant des romans marocains, Akroub¹¹, suggère que « le mélange des langues au sein de ces romans signifierait le souci de leurs écrivains de ne pas départir de leurs affiliations linguistiques et culturelles d'origine ». Ce sont des « énoncés hybrides » selon lui.

Le concept de l'hybridité culturelle, se réfère à un processus occasionné par l'entrée en contact de différentes cultures qui s'entrelacent et produisent de formes nouvelles esthétiques. Ce concept, essentiel aux études littéraires et culturelles postcoloniales, provient des pensées du théoricien indien Hommi Bhabha qui identifie un lieu de négociation des formes appelé *l'espace-tiers* où les significations sont reformulées de façon continue¹². Dans son livre, *The location of Culture*, l'indien décrit l'hybridité comme l'entrelacement et la fusion de cultures coloniales et colonisées dans ce cas, un processus qui donne naissance à de nouvelles formes d'identités qui

⁹ Peul : langue locale parlée en Afrique de l'Ouest (source : www.culture.gouv.fr).

¹⁰ Lievois, K. (2005), « De Gaulle, ce grand guerrier toubab” ou résistance et domestication dans Monné, outrages et défis d'Ahmadou Kourama », *Linguistica Antverpiensia, New Series-Themes in Translation Studies*, 4, 33-40.

¹¹ Akhroub, K. (2023), « L'alternance codique dans le roman marocain francophone : Cas du roman Les Tribulations du dernier Sijilmassi de Fouad Laroui », *Revue des Sciences Humaines et Sociales de l'Académie du Royaume du Maroc*, 2(2), p. 153-168.

¹² Bhabha, H., & Rutherford, J. (2006), « Le tiers-espace », *Multitudes*, 26(3), p. 95-107.

ne sont ni complètement indigènes, ni totalement occidentales. Dans son entretien avec Jonathan Rutherford, Hommi Bhabha affirme que : « le processus d'hybridité culturelle donne naissance à quelque chose de différent de neuf que l'on ne peut reconnaître ; un nouveau terrain de négociation du sens et de la représentation¹³ » pour signifier que les colonisés développent une personnalité nouvelle distincte de ce qu'ils étaient avant leur contact avec la mission dite « civilisatrice » et qui est aussi différente de celle du colonisateur.

Pieterse perçoit l'hybridation ou l'hybridité culturelle comme « the ways in which forms become separated from existing practices and recombine with new forms and new practices¹⁴ » traduit en français ; les moyens par lesquels les formes deviennent séparées des pratiques existantes pour refaire de nouvelles formes et pratiques. Cette reconstitution est un processus qui s'effectue au fur du temps. Au fait dans *Globalisation as Hybridisation*, Jan Nederveen Pieterse monte une critique contre l'idée de l'homogénéité culturelle soutenue par les ténors de la mondialisation dans sa conception traditionnelle. L'auteur propose ainsi l'idée de l'hybridation culturelle, un processus de mélanges et d'interactions culturelles qui produit de nouvelles structures et formes culturelles et qui n'exclut guère les particularités locales, contrairement à l'idée du village planétaire¹⁵. L'hybridité, selon lui, dépasse les dichotomies rigides et ouvre la voie à la négociation entre tradition et modernité, le global et le local. Les conséquences directes de la proposition de Pieterse seraient tout d'abord, l'annihilation de l'assimilation ou toute forme de colonisation et ensuite, la création d'éléments culturels, reconfigurés qui répondent ou correspondent aux réalités contemporaines.

¹³ Sansad TV. (2014, August 20). *Mars & Beyond - Homi J Bhabha: Through his Contemporaries*. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=d-8fnvyM6Rs>.

¹⁴ Nederveen Pieterse, J. (1994), « Globalisation as Hybridisation », *International Sociology*, 9, pp. 161-84.

¹⁵ McLuhan, H. M. (1962). *Understanding new media* (Doctoral dissertation, UMI).

Un autre penseur non négligeable du concept de l'hybridité culturelle demeure le psychanalyste Martiniquais Frantz Fanon. A travers son livre *Peau noire, masques blancs*, Fanon apparaît plus spécifique et critique par rapport à l'idée d'hybridation en le concevant à travers la condition des colonisés qui se trouvent pris entre leur identité culturelle d'origine et celle imposée par le colonisateur. Pour lui, c'est un phénomène d'aliénation résultant de l'intériorisation des idées coloniales résultant de la nécessité d'un « masque » pour se conformer à la culture dominante tout en perdant la sienne jugée inférieure. Il propose alors un mélange égalitaire et volontaire dans lequel les individus s'approprient leur essence et ce qu'ils deviennent sans se masquer¹⁶.

Quelle qu'en soit sa conception ou la critique à son égard, l'hybridation ou l'hybridité culturelle est remarquablement visible dans la littérature Africaine. Olga Anokhina note dans son essai *Hybridité linguistique, identitaire, culturelle et cognitive des écrivains plurilingues* que l'hybridité se manifeste dans un texte littéraire par le mélange des langues c'est-à-dire à travers le CS ou l'hétérolinguisme, tout en ajoutant que « l'hybridité linguistique questionne, et en réalité, révèle l'hybridité cognitive et identitaire¹⁷ ». Sa présence dans les œuvres, se matérialise par l'utilisation alternée des codes et registres comme on le remarque chez les auteurs Bâ et Bugul.

L'hybridité culturelle dans *Le Baobab fou* et *Une si longue lettre* se manifeste par des comportements et des réflexions qui oscillent entre ce que nous pouvons appeler tradition et modernité, entre africanité et occidentalité ; une conséquence directe de la colonisation qu'a subie l'Afrique. Les personnages ont fait usage de l'alternance codique sous diverses formes pour

¹⁶ F. (2018). *Peau noire, masques blancs* (No. 37, pp. 189-193). Publications de la Sorbonne.

¹⁷ Anokhina, O. (2024) Anokhina, O. (2024), « Hybridité linguistique, identitaire, culturelle et cognitive des écrivains plurilingues », *TRANS- Revue de littérature générale et comparée*, (30), p. 13-17.

exprimer leur idée d'identité, montrant leur réalité plurilingue et multiculturelle. L'emploi du CS dans les œuvres devient ainsi un outil littéraire crucial pour analyser l'interconnectivité des cultures.

1.3 Problématique et questions de recherche

Dans le contexte établi ci-dessus, trois questions se posent nécessitant une étude pour comprendre le rôle du CS dans ces œuvres littéraires. Au premier abord, comment le CS en tant que phénomène linguistique, dans *Le Baobab fou* et *Une si longue lettre* reflète-t-il l'hybridité culturelle des personnages principaux ? A travers l'alternance entre les langues et les registres, les personnages expriment la complexité de leur appartenance culturelle. Cette pratique linguistique permet de souligner leurs efforts pour concilier les influences africaines et occidentales qui façonnent leur identité.

Ensuite quel est l'impact du CS sur la construction de l'identité dans ces deux romans ? Le CS apparaît non seulement comme une stratégie communicationnelle, mais également comme un outil de négociation identitaire. En alternant entre les langues, les personnages naviguent sur des mondes différents, exprimant leur proximité avec les valeurs africaines, tantôt leur intégration dans des normes occidentales.

Enfin en quoi le CS dans les œuvres de Ken Bugul et de Mariama Bâ permet-il de comprendre les dynamiques postcoloniales en Afrique francophone ? Loin d'être un simple fait de langue, le CS révèle les tensions et les compromis qui caractérisent les discussions dans le contexte postcolonial. Il devient un espace où cohabitent paisiblement les héritages coloniaux et les identités contemporaines, témoignant ainsi de la complexité des dynamiques culturelles en Afrique francophone post-indépendante.

Le but de cette étude repose alors sur trois axes. Tout d'abord l'analyse de l'usage du CS dans la construction narrative et identitaire dans les œuvres. Deuxièmement, l'identification de la manière dont il reflète les dynamiques de réappropriation et de reconstruction de la langue française dans le contexte postcolonial pour finalement contribuer à la compréhension de l'hybridité culturelle dans la littérature francophone postcoloniale en analysant le rôle du CS dans la création d'une nouvelle identité nationale, hybride et complexe ainsi qu'une stratégie de survie de l'Afrique indépendante.

2 CADRES THEORIQUES

Le travail académique doit être guidé et structuré par des concepts qui lui permettent d'explorer, de comprendre et d'interpréter les phénomènes étudiés de manière rigoureuse. Ce cadre conceptuel et théorique « *serves as a guide to ask pertinent questions and direct the analysis ...* ¹⁸ » c'est-à-dire qu'il sert de guide pour poser les bonnes questions et orienter l'analyse. Dans une étude littéraire, le cadre théorique permet de relier les textes ; objets d'étude, à des perspectives critiques plus larges pour une compréhension contextualisée des thèmes et des enjeux.

L'étude du CS chez Bâ et Bugul dans leurs œuvres *Une si longue lettre* et *Le Baobab fou* se repose sur deux structures théoriques principales à savoir les théories linguistique et postcoloniale. La linguistique ici consiste d'explorer le CS surtout en tant que phénomène sociolinguistique pour décortiquer les motivations de son usage. La théorie postcoloniale, explore l'hybridité culturelle comme on l'a définie plus haut.

2.1 La théorie linguistique (CS)

Les fondamentaux du CS, les motivations de son usage et sa pertinence dans la construction narrative de Bugul et de Bâ occupent cette section. Tout d'abord, il est à noter que le CS a été l'objet d'étude de plusieurs perspectives. Chad Nilep¹⁹ remarque que le manque d'une définition unique du terme peut être attribué à des dimensions diverses desquelles il est considéré en citant les perspectives linguistique, psycholinguistique, sociologique, philosophique, anthropologique etc. Chade ajoute également que la plupart des études effectuées

¹⁸ Creswell, J. W., & Creswell, J. D. (2017). *Research design: Qualitative, quantitative, and mixed methods approaches*. Sage publications, Washington.

¹⁹ Nilep, C. (2006). « "Code Switching" in Sociocultural Linguistics ». *Colorado Research in Linguistics*, 19. <https://doi.org/10.25810/hnq4-jv62>.

sur le phénomène, se sont intéressées aux contraintes syntaxiques et morphosyntaxiques de l'alternance des langues ; citant les travaux de Poplack (1980); Sankoff and Poplack 1981; Joshi (1985); Di Sciullo and Williams (1987); Belazi et al. (1994) ; Halmari (1997) et d'autres. Cette analyse prend principalement en compte les perspectives sociolinguistiques du CS.

A travers ses études sur les cas de CS en Afrique, notamment au Kenya et au Zimbabwe, Meyers-Cotton Carol²⁰ note quelques motivations sociales de son usage. L'auteure considère le CS comme un phénomène social considérable servant d'outil de négociation d'identités, d'expression de relations et de navigation d'hierarchie. Meyers-Cotton identifie que le CS entre la langue locale et la langue officielle favorise la solidarité et même l'intimité entre les interlocuteurs.

De plus, dans le contexte postcolonial de l'Afrique, l'alternance entre l'anglais et le Swahili au Kenya, indique non seulement le professionnalisme mais aussi la dominance. Grosjean cité par Eunhee Kim²¹ estime que le CS permet de véhiculer des informations sociales impliquant que son usage n'est pas dû seulement au manque de vocabulaire d'un code en usage mais à une décision consciente de l'individu. Dans le contexte postcolonial du Sénégal de Bâ et Bugul, le CS n'est pas une faiblesse linguistique comme le note Kamwangamalu²² mais plutôt une ressource de navigation entre identités culturelles et sociales. Dans *Une si longue lettre* par exemple, l'alternance entre le français et le wolof, constitue l'effort des personnages à maintenir leurs racines culturelles dans un monde multiculturel. C'est également l'occasion d'exprimer des émotions et concepts purement traditionnels comme ceux liés à la spiritualité ou à la tradition comme dans *Le Baobab fou* de Bugul. D'autre part, le CS reflète les tensions qui existent à

²⁰ Myers-Scotton, C. (1993). *Social motivations for codeswitching: Evidence from Africa*. Oxford University Press.

²¹ Kim, E. (2006), « Reasons and motivations for code-mixing and code-switching. *Issues in EFL*, 4(1), 43-61.

²² Kamwangamalu, N. M. (2010). Multilingualism and codeswitching in education », *Sociolinguistics and language education*, 116, p. 18.

l'intérieur de la société et dans le cœur de chaque africain de l'époque, conflit entre l'africanité et l'occidentalité que vit Ken, la narratrice tout au long du récit.

« La langue n'est jamais neutre ; elle porte les traces des luttes sociales, culturelles et historiques²³ ». Le CS analysé d'un point de vue sociologique, peut révéler des motivations sociales des interlocuteurs à l'adopter pour des fins plus que linguistiques. Chez les écrivaines sénégalaises Bâ et Bugul, c'est le reflet du « passé qui féconde le présent. » (Bâ, M., 1979, p. 12), d'un vécu quotidien du mélange d'africanisme et occidentalisme, bref de l'hybridité culturelle.

2.2 La théorie postcoloniale (l'hybridité culturelle)

Les œuvres *Une si longue lettre* et *Le Baobab fou* se situent dans le contexte de l'Afrique récemment indépendante de la colonisation occidentale qui a duré de plus d'un demi-siècle. Cette influence étrangère laisse des marques indélébiles sur les sociétés qui ne peuvent s'en débarrasser. L'étude de ses influences ainsi que l'ensemble des travaux effectués après l'indépendance des états colonisés se cadre par une théorie appelée le postcolonialisme ou la théorie postcoloniale.

Le postcolonialisme regorge de différentes définitions selon la perspective considérée. La théorie se réfère d'une part à la période définie d'après l'indépendance des territoires colonisés par exemple la période de 1960 à nos jours peut être considérée comme l'ère postcoloniale pour le Sénégal de Ba et de Bugul mais pour l'Inde, c'est à partir de 1947 puis que le pays est indépendant en 1947. Les travaux littéraires de cette période comme *Le Baobab fou* et *Une si longue lettre* peuvent être alors classifiés dans la littérature postcoloniale. D'autre part, et dans un

²³ Pennycook, A. (2006). *Global Englishes and transcultural flows*. Routledge. New York.

sens plus large, c'est la classe de travaux artistiques, littéraires, politiques et académiques qui portent sur les conséquences de l'impérialisme et de la colonisation. En ce sens, la théorie prend une approche critique pour analyser les relations socioéconomiques et culturelles prévalant entre les anciennes colonies et leurs colonisateurs après la décolonisation. C'est également une réflexion sur la formation de l'identité, c'est-à-dire sur la manière dont les décolonisés se perçoivent et perçoivent le reste du monde ainsi que la vision que porte le monde sur eux. Edward Said, l'un des ténors de la théorie dans son livre *Orientalism*²⁴, décrit la représentation à travers des discours hégémoniques des peuples colonisés comme « l'Autre » exotique et inférieur pour justifier la domination coloniale. La théorie postcoloniale critique et met en lumière la résistance et la réappropriation des identités locales comme l'on peut probablement le remarquer chez Bâ et Bugul qui se réapproprient la langue à travers le CS.

L'hybridité culturelle est un concept clé de la théorie postcoloniale qui désigne la fusion des pratiques et des valeurs culturelles résultant de l'interaction des colonisateurs et des colonisés. Elle constitue la déconstruction des dichotomies rigides entre le « dominé » et le « dominateur » pour permettre à l'émergence d'une forme nouvelle. La narratrice de Ken Bugul représente cette nouvelle forme qui forme un corps africain vivant ou exprimant un désir constant de vivre à l'occidental. Le CS dans *Le Baobab fou* et *Une si longue lettre* est une pratique de la réarticulation des identités culturelles des personnages qui naviguent dans ce terrain hybride que Homi Bhabha appelle un « espace-tiers²⁵ »

²⁴ M. Donzé-Magnier, Edward Said: Orientalism, *Geonum Ed.: ISRN GEONUM-NST--2017-01-- ENG*, 7 pages, 2017.

²⁵ Bhabha, H., & Rutherford, J. (2006). Le tiers-espace. *Multitudes*, 26(3), 95-107.

2.3 Ken Bugul et Mariama Bâ dans la littérature

Ken Bugul et Mariama Bâ occupent une place non négligeable dans la littérature postcoloniale africaine grâce à des récits qui mettent en lumière les problématiques de l'identité et d'autres questions sociales complexes. Du vrai nom Marietou Mbaye Bileoma, Ken Bugul est née en 1947 dans le Ndoucoumane, au Sénégal²⁶, et serait contrainte de publier son œuvre emblématique *Le Baobab fou* sous le pseudonyme Bugul qui signifie « personne n'en veut²⁷ », rejetée, ou abandonnée à cause des sujets traités ainsi que des révélations qui sont jugés inacceptables par sa société. L'auteure adopte une approche autobiographique dans ses récits comme celui de l'œuvre étudiée ici. Après ses études en Europe, Ken retourne au pays (Sénégal) et commence une carrière littéraire stylistiquement introspective. Son premier roman, *Le Baobab fou* explore les conséquences de l'exil et de l'aliénation culturelle que subissent les Africains par rapport à l'occident. Cette exposition des réalités occidentales et le courage de l'auteure à dévoiler même les parties les plus intimes de son parcours, l'a positionnée comme une voix singulière dans la littérature postcoloniale africaine. Bugul est aussi l'auteure de beaucoup d'autres œuvres dont *Nouvelles du Sénégal* (Magellan et Cie, 2010), *Mes hommes à moi* (Présence africaine, 2008), *La pièce d'Or* (Ubu, 2006), *Rue Felix-Faure* (Hoëbeke, 2005), *Les larmes du lac* (Joca Seria, 2004), *De l'autre côté du regard* (Serpent à plumes, 2003), *Riwan ou le chemin des sables* (Présence africaine, 2001), *La folie et la mort* (Présence Africaine, 2000), *Cendres et braises* (L'Harmattan, 1994)²⁸. L'œuvre *Riwan ou le chemin des sables* qui lui offre le « Grand Prix littéraire de l'Afrique noire » en 1999²⁹ par exemple est une autre histoire

²⁶ Ken Bugul - *Biographie et bibliographie* | Presses universitaires d'Afrique. (2017). Acs-Pua.com. <https://www.acs-pua.com/auteurs/ken-bugul>.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

de recherche d'identité et de la quête de soi, de liberté et de sens. La narratrice de retour à son village natal au Sénégal après un bon moment en Occident se marie à un marabout polygame à qui elle offre une soumission volontaire en se donnant à un questionnement des valeurs traditionnelles africaines contre l'individualisme occidental. Le roman explore ainsi le rôle des femmes, la spiritualité et les tensions entre tradition et modernité comme dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ.

Une si longue lettre qui offre une popularité incontestable à Bâ sur la scène littéraire Africaine et même au-delà, a marqué un tournant dans la littérature du continent, donnant une voix puissante à la genre féminine questionne des traditions patriarcales des siècles. Elle est alors considérée comme la première en Afrique à rompre le silence sur la condition des femmes³⁰. Née dans la capitale Sénégalaise d'une famille instruite, Bâ a eu le rare privilège de poursuivre des études en tant que femme à son époque. Elle devient alors enseignante et militante féministe s'engageant en faveur des droits des femmes, ce qui lui amène à écrire son roman phare, *Une si longue lettre* en 1979 qui remporta le prix Noma de la publication en Afrique en 1980³¹ la consacrant comme l'une des voix influentes de la littérature Africaine.

Les deux œuvres, objets de cette étude constituent les représentations des défis postcoloniaux. Les récits exemplifient les problèmes multiples qui confrontent les états nouvellement libérés du joug colonial notamment par rapport aux discordances entre la tradition et la modernité, les inégalités de genre et les effets de l'influence coloniale sur les identités culturelles. Ils offrent de riches réflexions nuancées sur les changements sociaux et sociétaux,

³⁰ Ken Bugul - *Biographie et bibliographie* | Presses universitaires d'Afrique. (2017). Acs-Pua.com. <https://www.aes-pua.com/auteurs/ken-bugul>.

³¹ Bhabha, H., & Rutherford, J. (2006), « Le tiers-espace », *Multitudes*, 26, 3, p. 95-107.

attirant l'attention sur les luttes intérieures et collectives des individus dans un contexte postcolonial africain.

Chez Bâ dans *Une si longue lettre*, on remarque une analyse des contradictions socioculturelles du Sénégal indépendant, particulièrement à travers la voix de la narratrice et protagoniste Ramatoulaye. Elle aborde le sujet de la polygamie, une pratique qui prend sa source dans la tradition, et qui s'oppose aux droits surtout de l'émancipation féminine ; l'un des idéaux modernistes hérités de la colonisation. Ramatoulaye déplore l'assujettissement des femmes : « La tradition et la religion sont les prétextes à nos soumissions. » (Bâ, M., 1979, p. 46). Cette phrase démontre comment les attentes traditionnelles et religieuses servent de fondements aux structures patriarcales qui exacerbent les inégalités hommes-femmes dans la société en modernisation. Bâ souligne également dans ce roman, les impacts de la colonisation surtout ceux de l'éducation formelle qui y est introduite sur les mentalités et les modes de vie des femmes et la manière dont celles-ci naviguent entre les attentes conflictuelles : « C'est à partir de ce moment que ma vie prit un tournant. L'école m'ouvrait l'esprit. » (Bâ, M., 1979, p. 3).

Le Baobab fou retrace les conséquences de l'exil, de l'aliénation culturelle et du déracinement identitaire des Africains. Bugul écrit : « Nous étions venus prendre ce qu'ils avaient laissé. Mais ce qu'ils avaient laissé était si lourd, si écrasant que nous ne pouvions le porter. » (Bugul, K., 1982, p. 132). Ce passage illustre le poids (culturel et psychologique) des héritages coloniaux sur les sociétés précédemment influencées par les valeurs étrangères. Le récit décrit vivement les tensions entre l'attachement aux racines du baobab c'est-à-dire l'Afrique et à l'influence des pratiques occidentales, créant un espace d'hybridité où les identités sont constamment négociées en mode alternatif comme le CS.

Les deux romans reflètent les défis liés à reconstruction et la réappropriation des identités surtout culturelles dans la sphère postcoloniale. Tandis que Mariama Bâ tente de proposer une conciliation de la tradition africaine avec les pratiques dites modernes qu'exigent les enseignements coloniaux tout en critiquant les structures patriarcales, suggérant l'éducation comme un vecteur de transformation sociale, Ken Bugul s'attarde plutôt sur une quête individuelle de l'identité fondée sur un équilibre entre l'africanisme et l'occidentalité. Les œuvres servent alors de cadres pertinents pour une compréhension de la complexité des sociétés postcoloniales.

L'une des caractéristiques et ressemblances de Bugul et Bâ est l'usage habile de la langue comme un outil non seulement de résistance, dénonciation et de critique des injustices sociales mais également de réappropriation et de reconstruction identitaire. A travers *Une si longue lettre*, un roman épistolaire, Bâ fait usage d'une prose élégante, même parfois poétique pour exprimer les sentiments profonds de ses personnages. Le langage simple et accessible dans le texte touche ainsi un large public, donnant un grand succès au roman. L'auteure crée un dialogue ou un pont entre le français et les langues locales par une alternance fluide ou trans langagière (un CS plus fluide) entre la langue officielle et le wolof créant des personnages transculturels à double identité ou hybrides. C'est une exploitation du pouvoir du français comme langue coloniale pour refléter les réalités culturelles africaines.

Ken Bugul, dans *Le Baobab fou* utilise le CS pour refléter l'hybridité culturelle de son personnage. Ici, l'effet est plus remarquable puis que la double identité se voit chez une seule personne qui est la narratrice, Ken. Elle démontre son hybridité identitaire par l'alternance ici et là entre le français et les langues locales. Ce fait ne peut se passer inaperçu car comme le dit Homi Bhabha, « ... linguistic hybridity becomes a subversive strategy to destabilize structures

of colonial power³² » traduit en français ; l'hybridité linguistique devient une stratégie subversive pour déstabiliser les structures de pouvoir colonial. Les deux auteures transforment ainsi la langue en outil de résistance et de reconstruction d'identité. Ce choix linguistique et stylistique des deux femmes et d'autres auteurs, enrichit et démontre la complexité de la littérature postcoloniale image directe de la société postcoloniale dans toutes ses formes.

³² Bhabha, H., & Rutherford, J. (2006). Le tiers-espace. *Multitudes*, 26(3), pp. 95-107.

3 LE CS DANS LE BAOBAB FOU ET UNE SI LONGUE LETTRE

A part le cadre théorique qui guide cette étude, l'analyse du CS dans les œuvre requiert une approche ou méthodologie appropriée pour une compréhension du phénomène et ses impacts dans les narrations et comme le dit John W. Creswell, "a well defined methode helps the researcher to not only structure the research work but also ensure the validity of the results" traduit en français « une méthode bien définie permet non seulement de structurer la recherche, mais aussi d'assurer la validité des conclusions tirées »³³. Il s'agit ici alors d'une analyse textuelle et discursive qui permettront de faire une lecture plus proche des textes pour identifier les cas d'usage dans les textes, les rôles que joue cet usage dans les narrations pour décortiquer ses implications symboliques dans les romans.

3.1 Les occurrences significatives du CS dans les deux œuvres

Les occurrences du CS sont significatives dans les romans des deux sénégalaises. Mariama Bâ par exemple intègre des termes wolof représentant sa source culturelle et des expressions arabes, relevant de son appartenance et fidélité religieuse. Déjà à la page 15, Bâ fait mention d'une eau miraculeuse et purificative dans la tradition musulmane : « Le Zem-Zem, eau miraculeuse venue des Lieux saints de l'islam, pieusement conservée dans chaque famille ... » (Bâ, M., 1979, p. 15). Le terme, est un mot arabe se référant à un puits historique, près de la Mecque, lieu de l'héritage des musulmans. Son usage ici, plonge lecteur dans la réalité islamique de la société de l'auteure. Et dans cet ordre d'idées, Bâ fait intervenir des titres musulmans *Hadja* et *El-Hadj*, qu'elle francise dans son écriture. Les termes, originellement écrits en arabe

³³ Creswell, J. W., & Creswell, J. D. (2017). *Research design: Qualitative, quantitative, and mixed methods approaches*. Sage publications, Washington.

Haji avec son féminin *Hajjah* désignent une personne ayant fait le pèlerinage à la Mecque : « Quatre millions empruntés (...) avaient permis d'envoyer Dame Belle-mère et son époux acquérir les titres de Hadja et de El-Hadj à la Mecque ... » (Bâ, M., 1979, p. 28). La réalité islamique est maintenue tout au long du texte avec le CS comme on le voit à la page 118, Timiss ; « L'invitation du muezzin à la prière du « Timiss » était persuasive ; ... » (Bâ, M., 1979, p. 118), un autre terme local se référant à la quatrième prière du jour pour le musulman. Par ailleurs, l'auteure fait inclusion d'une prière en arabe pour plutôt exprimer son étonnement quand elle écrit : « *Bissimilāi ! Bissimilāi !* » (Bâ, M., 1979, p. 129, 130).

A part la culture musulmane, Mariama Bâ reflète aussi sa culture Sénégalaise avec l'inclusion des termes et concepts traditionnels par le biais du CS. A la page 18 par exemple, l'auteure mentionne « *Les Siguil ndigale* » (Bâ, M., 1979, p. 18) ; une formule de condoléances qui contient un souhait de redressement moral. A la page 20, c'est l'odeur provenant de la cuisine Sénégalaise qu'intervient dans le texte de Bâ avec la mention de *Lakh*, un met Sénégalais signifiant une pâte de farine de mil : « L'odeur du *lakh* qui tiédit dans des calebasses ... » (Bâ, M., 1979, p. 20). *Le thiakry* (p. 22) une boisson locale, *gogo* (p. 24), poudre odorante et excitante, les *djinns* (p. 41) Esprits invisibles, des djou-djoung, le *Sine* (p. 59), la *Guelewar* (p. 63), le *gnac* (p. 82) etc. font immerger l'audience de Bâ dans la gastronomie et la culture Sénégalaise en général.

De la part de Bugul, la stratégie demeure la même que chez Bâ. Les termes locaux parsèment les récits et les exemples sont multiples. Pourtant, Bugul met d'avantage l'accent sur la culture Ncoudiane c'est-à-dire Sénégalaise que sur la religion, comme l'a fait Bâ. Par conséquent, elle assaisonne sa narration avec des termes wolofs et Peuls plus que l'arabe symbole de la foi islamique. La première page de *Le Baobab fou* fait découvrir le *ndiambâme* (p.

11), le jus du fruit de baobab. A la page suivante, on découvre *Ma* (p. 13) une appellation locale et affectueuse pour Maman.

3.2 Les fonctions du CS dans les narrations de Bugul et de Bâ

En tant que phénomène sociolinguistique³⁴, le CS dans les récits de Bugul et Bâ est motivé et joue des rôles prépondérants dans les narrations. Tout d'abord il est nécessaire de noter que des études antérieures sur le phénomène a l'instar de Blanc, M. H. A., & Hamers, J. F. (2000)³⁵ considèrent le CS comme un signe d'incompétence linguistique c'est à dire l'incapacité du locuteur à couramment s'exprimer par le biais d'un code spécifique, d'où son emploi d'autre(s) codes. Mais Khnert et al. recommande une considération des motifs culturels, sociaux et communicatifs du mélange de différents codes qui finit par donner naissance à un nouveau code légitime. Eunhee Kim³⁶ identifie les raisons sociales comme les plus dominantes qui expliquent l'usage du CS comme c'est le cas chez Bugul et Bâ qui s'en servent comme outil stylistique et narratif pour marquer des ruptures et tensions identitaires et refléter des dynamiques de pouvoir linguistique.

En tant qu'instrument de style narratif, le CS joue un rôle fondamental dans *Le baobab fou* et *Une si longue lettre*. Les auteures l'ont employé pour enrichir leurs récits et les rapprocher plus de leur audience et ancrer la narration dans une réalité culturelle et linguistique propre à l'Afrique occidentale en occurrence. Ken Bugul utilise le CS pour retranscrire les émotions brutes de son personnage principal comme l'appellation affective de sa mère « *Ma* » (p. 12) pour

³⁴ Arnfast, J. C., & Jorgensen, J. N. (2003). Code-switching as a communication learning, and social negotiation strategy in first-year learners of Danish. *International journal of applied linguistics*, 13(1), pp. 23-53.

³⁵ Blanc, M. H. A., & Hamers, J. F. (2000), « *Bilinguality and Bilingualism* », Cambridge, UK: Cambridge University Press.

³⁶ Kim, E. (2006), « Reasons and motivations for code-mixing and code-switching », *Issues in EFL*, 4(1), pp. 43-61.

transmettre l'amour qu'elle éprouve pour cette dernière. Elle mentionne également « *kama sutra* » (p. 207) pour se référer à un livre d'amour qui lui est introduit par son amie malienne. Au regard du rejet qu'elle subit de la mère qui lui refusa le sucre, Codou (la jeune fille dans la préhistoire de *Le baobab fou* qui deviendra Ken dans l'histoire) se console du *ndiambâne*, jus du baobab qu'elle prévoit satisfaire sa soif intérieure : « Codou parlait à son frère comme si elle se parlait à elle-même. « Bon, nous ferons le *ndiambâne* plus tard, se consola Codou ... » » (p. 14). L'usage du terme local au lieu de « jus » ou « breuvage » symbolise la satisfaction ou consolation des siens dans l'aliénation du personnage. Malheureusement, les siens ne sont pas toujours réceptifs et même peuvent devenir des *xun xunoor*³⁷ contre son bonheur comme le font des fourmis au sucre : « ... La pièce est remplie de *xun xunoor* ; c'est toi qui as touché au sucre ? » (p. 15). Pourtant, l'ancien adage anglais « There is no place like home » qui se traduit par « On n'est jamais mieux que chez soi » demanderait que l'on cherche son bonheur en soi-même. Ainsi, si le *ndiabane* ne peut être fait pour faute de sucre, codou fait recours au *gnalangué*³⁸ pour assouvir sa faim : « ... je préparerai du *gnalangne*, le poisson sec que celle qui est ma mère m'a envoyé, ... » (p. 17). Ou encore du *mbourâké*³⁹ préparé par « elle » peut combler le vide intérieur (ou « creux » selon l'auteure) qu'éprouve la narratrice liée à la définition de qui elle est : « Elle m'avait préparé des beignets de mil qui pouvaient se conserver longtemps et du *mbourake*, à la base du couscous et d'arachide grillée, meilleurs remèdes contre les creux éventuels. » (p. 44). Le « Elle » qui lui prépare peut être métaphorique de sa terre natale ou le continent Africain populairement appelée « mère » ; « La mère Afrique » (p. 183) et

³⁷ Fourmis.

³⁸ Plat typique du Saloum.

³⁹ Mil cuit à la vapeur et sèche, mélange à la pâte d'arachide et a du sucre. Cette préparation peut se conserver longtemps.

comme l'appelle le Jamaïcain Peter Tosh dans sa chanson *Mama Africa*⁴⁰. Cette désignation chez Ken, indique un retour à sa source c'est-à-dire sa culture Africaine. Le recours de l'auteure Ken au CS, peut être interprété comme un retour à sa source pour exprimer son identité et satisfaire la recherche intérieure à cause de son aliénation.

Chez Bâ, le style est le même. Elle représente également les émotions avec des termes de la langue locale, ce qui fait vivre l'audience, la passion de l'auteure. Le terme *Siguil ndigale* dont Bâ fait mention, renvoie à une ambiance de deuil pour bien apprécier l'émotion de l'écrivain : « Les *Siguil ndigale* se succèdent, poignants ... » (p. 18). Bâ pluralise les *Siguil ndigale* pour créer l'effet de l'émotion poignante de la mort d'un bien aimé, dans ce cas son mari, et amant de jeunesse.

Par ailleurs, les repas deviennent un canal pour les auteures de faire revenir en elles-mêmes des émotions désagréables. Lee-Ferrand se référant à *Le Baobab fou* de Bugul note que « chaque repas est un moment d'introspection et de retour sur ses racines, sur sa culture et sur l'histoire du continent Africain. »⁴¹. C'est ainsi que Bâ fait intervenir un plat local *lakh* et le décrit comme excitant : « L'odeur du *lakh* qui tiédit dans des calebasses flotte, excitante. » (p. 20). Elle ne tardera pas à mentionner un autre produit local aussi excitant, l'encens de *gongo* qui est poudre odorante et excitante. L'auteure (Bâ) confirme le retour inévitable à la source en énonçant : « Le sang est retourné à sa source » (p. 63), faisant allusion aux enfants de la petite Nabou, celle qui devrait être la coépouse de Aissatou, l'amie de la narratrice à qui cette longue lettre est adressée. A cette source dont se réfère Ramatoulaye, on trouve les *djinn*s ; esprits invisibles qui peuvent être néfastes, qui représentent métaphoriquement les défis que posent la

⁴⁰ Playing For Change. (2020, February 14). *Mama Africa (Peter Tosh) feat. Andrew Tosh & I-Taweh* | Song Around The World | Playing For Change. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=Bqc0FXiazQM>.

⁴¹ Lee-Ferrand, D. (2017) « Enracinement et déracinement gustatifs dans "Le Baobab fou" de Ken Bugul », *Nouvelles Études Francophones*, 32(2), 170–183. <http://www.jstor.org/stable/44685441>.

tradition locale comme les problèmes liés aux droits des femmes auxquels s'attaque Bâ à travers cette œuvre. Aussi, on y trouve *Guélewar* ; Princesse du Sine, qu'on peut considérer comme les appréciations de l'auteure aux aspects honorables de sa culture.

Par ailleurs, le CS tel qu'il est employé dans *Le Baobab fou* et *Une si longue lettre* marque des ruptures ou des tensions identitaires des personnages entre la civilisation occidentale et la tradition Africaine. La narratrice et protagoniste Ken dans *Le Baobab fou* prétend s'identifier comme « blanc » et vivre à l'occidentale. Malheureusement, sa distanciation physique de l'ombre du baobab l'entraîne dans un état de déracinement selon la formule de Lee-Ferrand⁴². Elle fait alors un demi-tour à sa source au travers des mets qu'elle prend le soin d'inclure en langue locale par le biais du CS. Elle présente tout un menu qui passe par le *ndiambâne* au *Mbourake*. Parallèlement, sa compatriote Bâ, inclut dans son menu, le *thiakry*, le *gongo* et le *lakh*. L'usage des appellations locales permet aux écrivaines de se distinguer et de s'identifier localement. Tant bien que ces termes puissent être nommés et identifiés en utilisant des mots français qui est la langue d'écriture, Bugul et Bâ manipulent la langue pour présenter la cultures Sénégalaise dans les récits par le biais du CS. Cet hybridisme linguistique dévoile le désir d'identification et la tension identitaire de l'époque postcoloniale. Ramatoulaye (la protagoniste de Bâ) navigue entre le français, la langue de l'éducation et de la modernité, et le wolof, langue du quotidien et des racines familiales. Elle fait usage de la langue officielle le français pour exprimer ses réflexions philosophiques et politiques mais revient au wolof lorsqu'elle évoque ses émotions les plus profondes. « Yaay borom, c'est ce qu'on m'a dit, mais qui peut comprendre la douleur d'une femme trahie ? » (p. 88). L'expression wolof, « yaay borom » signifie « mère et maîtresse de maison », et souligne le poids des attentes culturelles

⁴² Lee-Ferrand, D. (2017) « Enracinement et déracinement gustatifs dans "Le Baobab fou" de Ken Bugul », *Nouvelles Études Francophones*, 32(2), 170–183. <http://www.jstor.org/stable/44685441>.

imposées aux femmes Sénégalaises. Répondre à ses dictons de la culture et être une femme moderne, émancipée et épanouie détermine l'hybridisme culturel à l'image de Ramatoulaye, une institutrice, femme instruite, mère de douze enfants dans un mariage polygame et finalement assujettie à la cérémonie de veuvage. Au-delà de la culture Sénégalaise, Ramatoulaye incarne également la religion musulmane dont elle évoque par l'usage des mots et expressions arabes à travers sa lettre. Le personnage est alors une combinaison de cultures et de valeurs qu'elle doit manifester au quotidien devenant alors un *dobali* ou un arbre touffu comme l'appelle Ken Bugul (Bugul, K., 1982, p. 97).

La narratrice dans *Le Baobab fou* est confrontée à l'isolement et une aliénation culturelle plus profonde. Son recours à sa langue maternelle, le wolof lorsqu'elle exprime son malaise en Occident démontre son besoin et désir ardent de retourner à ses racines, même lorsqu'elle est éloignée de son pays : « Ma féminité était-elle à ce point aussi visible ? ou bien était-ce le ligueey u ndey ? » (Bugul, K., 1982, p. 153). Ce terme wolof illustre un moment de questionnement d'identité où Ken exprime son exaspération face à une société occidentale qui ne la comprend pas et qu'elle n'arrive pas à comprendre non plus. Le CS traduit également le sentiment d'exil et d'incompréhension qui le place dans « un bâtiment au milieu des *ratt* et de *nguer*. » (Bugul, K., 1982, p. 139), c'est-à-dire un environnement isolé. Lorsque la narratrice revient en Afrique après son séjour en Europe, elle est confrontée à une rupture identitaire encore plus marquée. Elle ne se sent plus chez elle, ni en Europe, ni dans son pays natal. Cette confusion transparaît dans les moments où elle mélange involontairement le français et le wolof, comme lorsqu'elle tente de s'expliquer face à sa famille. L'image des *ratt* et des *nguer* exemplifie sa perte dans le monde occidental et l'utilisation du wolof traduit son isolement même des siens à son retour au pied du baobab après un bon moment ailleurs.

De plus, le CS devient un moyen par lequel les personnages de Bugl et Bâ revendiquent ou rejettent leur identité. Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* choisit d'utiliser les langues d'une manière tactique en employant le français dans les interlocutions sur des sujets conservateurs et politiques comme les débats avec le député Dieng et le wolof que pour exprimer ses propres émotions. Cette tactique montre le refus de celle-ci à se laisser enfermer dans le carcan traditionnel. De l'autre côté, chez Ken dans *Le Baobab fou*, l'alternance entre les langues lui permet de rejeter l'assimilation et de renouer avec son identité propre fragilisée par l'école et le séjour en Europe. En fait le CS pour les écrivains est une démonstration et une tentative d'échappement aux tensions identitaires internes.

La technique narrative qui fait inclure des termes et les structures des langues locales dans les récits racontés en langues occidentales comme on le remarque chez Bâ et Bugul est une pratique courante dans la littérature postcoloniale et dépasse alors une simple juxtaposition de langues. Elle porte une symbolique profonde avec des représentations figuratives qui enrichit les histoires et reflète également les réalités hybrides et complexes des sociétés Africaine après les indépendances. Dans *Une si longue lettre* et *Le baobab fou*, l'emploi du CS est symbolique du mélange ou hybridité linguistique de la narration. Il sert aussi de miroir des réalités multiculturelles et plurilingues des sociétés postcoloniales ainsi qu'il aide les auteures à porter de voix littéraires uniques et plurielles.

Selon Anokhina, O. (2024), « Dans l'écriture, l'hybridité se manifeste dans un texte littéraire de la manière la plus flagrante par un mélange des langues, désigné comme *code-switching* ou comme *hétérolinguisme* »⁴³. Cette hybridité dans les écritures situe les récits de Bâ et Bugul dans leur culture africaine. L'utilisation du wolof renvoie le lecteur au Sénégal et

⁴³ Anokhina, O. (2024), « Hybridité linguistique, identitaire, culturelle et cognitive des écrivains plurilingues », *TRANS- Revue de littérature générale et comparée* (30).

l'usage de l'arabe dans *Une si longue lettre* symbolise la foi de l'écrivaine. Cette narration polyphonique est symbolique de l'identité hybride des personnages. Particulièrement chez Bâ et Bugul, les mets qui sont représentatifs de leur culture, sont les plus affectés par cette pratique. Par exemple, Bugul mentionne *ndiabane* (Bugul, K., 1982, p. 118), *salne* (Bugul, K., 1982, p. 99) et *Gongo* (Bugul, K., 1982, p. 186), Ba ajoute *Lakh* (Bâ, M., 1979, p. 20) et ... Parfois, c'est une inclusion nécessaire pour référer à un élément dont la traduction en langue coloniale reste insatisfaisante comme dans le cas de *mbourake* (Bugul, K., 1982, p. 44), un mélange d'arachides, de lait et de sucre ; ce qui oblige le lecteur à entrer dans un univers où les références culturelles locales prédominent. Cette superposition de langues indique *l'espace tiers* dans lequel évoluent les personnages et qui nécessite une cohabitation de la langue officielle (langue coloniale) avec l'univers culturel natif qu'il n'arrive entièrement pas à absorber. Par ailleurs, la langue locale s'avère également impuissante à exprimer la tradition religieuse musulmane de l'auteure Bâ nécessitant l'intervention de l'arabe. C'est ce terrain de négociation de cultures qui se voit par la langue, que Homi Bhaba identifie comme *l'espace tiers*⁴⁴ où de nouvelles significations émergent exigeant ainsi une lecture décentrée du texte postcolonial.

Le CS est également le symbole des tensions entre l'oral et l'écrit dans les littératures africaines postcoloniales. L'oralité qui est omniprésente dans les traditions africaines, intervient souvent dans les écritures surtout lors des dialogues ou des monologues par le biais du CS intégrant ainsi une dimension performative dans la narration. Dans *Le baobab fou* et *une si longue lettre*, Ken Bugul et sa compatriote reproduisent la vivacité des discours oraux qui caractérisent la tradition linguistique Sénégalaise par l'insertion des termes wolofs ou des

⁴⁴ Bhabha, H., & Rutherford, J. (2006), « Le tiers-espace », *Multitudes*, 26 (3), p. 95-107.

structures de la langue wolof comme l'usage répété de "on" chez Bâ pour exprimer des vérités universelles :

« On ne résiste pas aux lois impérieuses qui exigent de l'homme nourriture et vêtements » (p. 68)

« On ne défait pas aisément les liens tenus qui ligaturent deux êtres » (p. 100).

Cette insertion rappelle les codes des récits oraux où le passage du français au wolof, mime les interactions sociales réelles dans la société Sénégalaise. En ce sens, la polyphonie linguistique devient la technique narrative déployée pour inscrire l'écriture dans l'état originel du récit qui est la narration orale. Cette dimension du CS chez Bugul et Bâ démontre l'hybridité stylistique propres aux littératures postcoloniales qui mettent en texte les éléments oraux selon le professeur Walter Ong⁴⁵.

Enfin, le mélange de langues dans les narrations de Bâ et de Bugul à travers le CS reflète le désir des auteures de déconstruire l'hégémonie de la langue coloniale ; le français, en tant que langue unique du récit. Dans le contexte postcolonial, ce fait est un symbole de résistance qui questionne les hiérarchies linguistiques pour redéfinir les normes littéraires. Bâ par exemple utilise les emprunts du wolof pour imprégner son texte français d'un ton propre aux langues africaines : « Devais-je me renier parce que Modou avait choisi une autre voie ? Non, je ne cédaï pas aux sollicitations. Ma raison et ma foi rejetaient les pouvoirs surnaturels. » (p. 94). L'usage des phrases courtes et rythmées est à l'image des proverbes wolofs et d'autres langues africaines en général, crée un style hybride (les mots français avec une structure wolof) où la langue coloniale est transformée et réappropriée. En filigrane, le CS dans *Une si longue lettre* et *Le baobab fou* implique l'expérimentation littéraire de redéfinition du paysage linguistique pour

⁴⁵ Walter, O. (1982). *Orality and literacy: the technologizing of the word*. London and New York: Taylor and Francis Group, p.17.

les sociétés décolonisées abandonnées à l'usage obligatoire de langue coloniale. Chaque inclusion d'une langue africaine est alors une réécriture du canon littéraire comme le souligne le romancier Kenyan Ngũgĩ wa Thiong'o qui conçoit la langue comme un lieu de lutte où les écrivains doivent investir leur propre voix pour réapproprier leur histoire et leur culture et qui recommande tant bien que plus radicalement que les écrits africains soient en langues africaines⁴⁶.

De plus, le CS dans les sociétés postcoloniales sert de miroir aux réalités des populations. Il reflète les dynamiques sociales, politiques et historiques. C'est le témoin des conflits des individus entre les langues coloniales imposées et les langues indigènes, révélant ainsi la crise identitaire et les résistances culturelles. Ken Bugul par exemple fait usage du CS pour illustrer le déchirement identitaire de la protagoniste entre les influences occidentales et les racines africaines. Michael Man dans sa thèse de doctorat intitulée *la folie, le mal de l'Afrique postcoloniale dans le baobab fou et la folie et la mort de ken bugul*⁴⁷, atteste de cette crise identitaire (conséquence de six siècles de domination occidentale) et démontre qu'elle résulte de conflits, guerres et crises comportementales en Afrique. Ken représente cette recherche de soi par le *dial bi dialâne niébé*⁴⁸ qu'elle jouait et psalmodiait « ce qui établissait un équilibre ... » (pp. 196-197) pour elle et son amie c'est-à-dire sa famille. L'oscillation linguistique par le CS met en évidence les défis auxquels sont confrontés les individus condamnés à naviguer entre différentes cultures et identités dans le contexte postcolonial. Ken écrit : « Personne ... n'aurait soupçonné la détresse d'un être qui semblait avoir tout pour lui, alors qu'en réalité depuis vingt

⁴⁶ Brinkman, I. (2024). Ngũgĩ Wa Thiong'o, Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature, 1986. *History of Humanities*, 9(2), Nairobi, p. 353-359.

⁴⁷ Man, M. (2007), « *La folie, le mal de l'Afrique postcoloniale dans Le baobab fou et La folie et la mort de Ken Bugul* », (Doctoral dissertation, University of Missouri--Columbia).

⁴⁸ Jeu de cache-cache.

ans il cherchait désespérément « le lien » à travers les désastres de l'aliénation... » (Bugul, K., 1982, p. 99). Ce passage indique la recherche de soi et les défis de multiculturalisme que doit négocier l'individu postcolonial. L'utilisation du CS reflète une autre réalité qu'est la critique des structures du pouvoir en place par la littérature postcoloniale, mettant en lumière les inégalités linguistiques et culturelles héritées de la colonisation. En pédagogie par exemple, on fait intervenir le CS ou un usage plus fluide de l'ensemble du répertoire linguistique de l'apprenant pour expliquer les concepts facilitant une compréhension plus facile chez ses derniers. Le CS dans ce sens permet de se connecter plus intimement à la faculté cognitive des apprenants qui apprécient plus la valeur de l'enseignement véhiculé.

Enfin, le CS permet à Bâ et à Bugul de créer une voix littéraire unique et plurielle. L'intégration des termes et structures d'autres langues par les auteures leur définit l'unicité de leur voix. Chez Bâ, le CS est l'un des outils narratifs qui lui a permis de concilier la modernité avec la tradition⁴⁹. L'ingérence du wolof ou son mélange avec le texte français tout en traduisant sens et signification est un appel à la conciliation des concepts modernes comme les droits des femmes et des enfants avec les traditions africaines qui sont pro patriarcales. Cette voix unique ouvre la voie aux femmes de parler comme l'indique Ramatoulaye qui donne le ton : « Cette-fois, je parlerai » (p. 109). Cette approche crée une connexion plus profonde entre le lecteur et les personnages par les perspectives et sensibilités hybrides qu'elle offre. De même, dans *Le Baobab fou*, Ken utilise le mélange linguistique pour exprimer les conflits internes et aspirations de la protagoniste Ken, et de toute sa génération. L'hybridité linguistique fait appel aux lecteurs

⁴⁹ Diallo, K. (2023), « Torn between tradition and modernity: images of youth in the fictional work of Mariama Bâ », *Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne Des Études Africaines*, 57(3), 605–624. <https://doi.org/10.1080/00083968.2023.2255309>.

pour évaluer la complexité de leurs contextes culturels, offrant une immersion authentique dans la diversité culturelle de l'univers de l'auteur.

4 L'HYBRIDITE CULTURELLE ET L'IDENTITE POSTCOLONIALE

L'identité postcoloniale se détermine par une conception du postcolonialisme, et la période après la domination coloniale s'étend de l'après indépendance des états auparavant contrôlés. Si l'indépendance devait être l'auto-détermination et l'expression de soi pour ces états, la réalité serait toute différente puis que la colonisation si engrainée que le tronc d'un baobab aura des ramifications même sur le mode de vie, c'est-à-dire la culture des peuples. Les sociétés se trouvent dans un état de mélange de cultures qui révèlent des traditions et des enseignements acquis des maîtres coloniaux ainsi que les traditions héritées des ancêtres. Ce mélange crée de nouveaux hommes vivant avec de nouvelles formes qu'on peut se référer comme hybride à l'image de gène hybride des plantes et animaux. L'une des caractéristiques de cette identité postcoloniale est le plurilinguisme et ses manifestations comme l'alternance de langues appelé ici *code switching* (CS). Dans ce contexte, le CS, un acte plurilingue révèle plus qu'un jeu de mots pour définir ou bien révéler l'identité des individus postcoloniaux. Dans cette section, il convient alors d'établir la relation entre le CS et la construction de l'identité nationale, analyser comment il (le CS) reflète les réalités socioculturelles de l'Afrique postcoloniale pour enfin définir son rôle dans la création d'une nouvelle identité nationale à l'image des personnages de Bâ et de Bugul dans *Une si longue lettre* et *Le Baobab fou*.

4.1 La relation entre le CS et la construction de l'identité nationale.

En général, le CS, un phénomène qui se produit lors du contact de langues, n'est qu'un phénomène linguistique. Pourtant, dans le contexte postcolonial, ce phénomène prend une ampleur pour devenir sociolinguistique et même politique. Quand les études comme *Hybrid language, hybrid identity ? The Case of Cantonese-English Code-Switching in Hong Kong* de

Brian Chan Hok-shing révèlent que le CS n'est pas indicateur de l'hybridité culturelle, d'autres recherches sur les langues surtout en Afrique comme celle de Bhatt, *Unraveling Post-Colonial Identity through Language*⁵⁰, en disent autrement, soutenant une relation étroite entre le CS et l'identité nationale.

The logical assumption is that there is a 'hybrid identity' on a par with a 'hybrid language' and a 'hybrid culture'. Nonetheless, the position I defend here is the contrary: there is little evidence that such a 'hybrid' identity has been fostered.⁵¹

Cette relation CS-identité se distingue par l'apport du plurilinguisme à l'identité nationale en Afrique postcoloniale, avec le CS comme marqueur d'appartenance à plusieurs espaces culturels et son effet sur les individus en quête identitaire. Dans la littérature postcoloniale, le CS intervient pour illustrer la complexité identitaire des personnages. Les auteurs intègrent des alternances de codes pour refléter les tensions ou ce qu'appelle Michel Man « crises internes » de leurs personnages et dans les cas de Bâ et Bugul, leurs protagonistes, déchirées entre traditions ancestrales et influences occidentales à l'image du conflit décrit par le romancier ghanéen Kaakyire Akosomo Nyantakyi dans son œuvre *The Ancestral Sacrifice*. Cette approche narrative des deux auteures permet de donner une voix authentique à leurs personnages pour relater la réalité linguistique et culturelle de leur environnement. Ainsi Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* nous révèle la multiplicité de sa culture sénégalaise avec les termes wolofs, son épanouissement à travers l'école et l'éducation officielle avec le français, qui est d'ailleurs la langue première de sa correspondance ainsi que sa foi musulmane qu'elle traduit par les mots

⁵⁰ Bhatt, R. M. (2010). Unraveling Post-Colonial Identity through Language. *The handbook of language and globalization*, p. 520-539.

⁵¹ Hok-Shing, B. C. (2007). Hybrid language and hybrid identity? The case of Cantonese-English code-switching in Hong Kong. *In East-West Identities* (p. 189-202). Brill.

arabes à l'instar de *Bissimilai* (Bâ, M., 1979, p. 129, 130). Ken, la narratrice de *Le Baobab fou* fait de même avec le français et le wolof, par exemple en finissant la phrase interrogative suivante avec la langue locale après avoir commencé avec le français : « Ma féminité était-elle à ce point aussi visible ? Ou bien était-ce le « *ligeey u ndey* » (Bugul, K., 1982, p. 153). L'usage simultané de différentes langues dans les interlocutions met en évidence les conflits identitaires ou les stratégies d'adaptation des personnages dans une société en mutation.

Le CS, en ce sens, devient alors un marqueur d'appartenance à plusieurs cultures. Les va-et-vient entre les langues locales et la langue coloniale permet aux locuteurs de naviguer entre différentes identités culturelles et sociales. En alternant entre ces langues, les individus expriment leur appartenance simultanée à des héritages culturels différents, ce qui fait d'eux des personnalités hybrides. Cette pratique linguistique est d'ailleurs le moyen de gérer et négocier ces appartenances dans leur espace de mélange composé de l'héritage traditionnel et de l'influence moderne, deux courants considérés irréconciliables. En pratique, dans les conversations quotidiennes, le passage d'une langue à l'autre signale une transition du contexte formel à l'informel, du général au particulier, de l'intellectualité à la non-intellectualité. Par exemple, Ramatoulaye tient une conversation d'intellectuels relevant de la politique et le développement du pays avec son prétendant le député Daouda Dieng quand soudain, elle fait référence au muezzin et à *Timiss* (Bâ, M., 1979, p. 118). Cette indication détourne le ton et le cours de leur dialogue et les transporte dans l'atmosphère religieuse et familière comblant le fossé de la formalité, et permettant à Dieng de jouer comme un père avec Ousmane, le fils de Ramatoulaye. Le CS est ainsi un canal de transition pour les individus postcoloniaux pour passer d'un environnement culturel à un autre.

4.2 Le CS, comme reflet des réalités socioculturelles de l'Afrique postcoloniale.

Percevoir les valeurs du CS occupe bon nombre de travaux académiques. Les recherches antérieures ont proposé des théories parfois contradictoires pour apprécier le choix des codes lors du CS. Quand Meyers-Cotton (1993) propose une structure appelée « Markedness model », Heller (1992, 1995) suggère le modèle politico-idéologique et Pavlenko and Blackledge (2004) sont pour une approche post culturaliste pour comprendre la négociation des identités dans un contexte multilingue⁵². Pourtant, ce qui est évident, nonobstant la diversité de perspectives, est le reflet des réalités socioculturelles par le CS, plus remarquable dans le cas de l'Afrique postcoloniale et l'une de ses réalités serait la négociation d'identité selon Ramsay-Brijball : « ...the greater incidence of a mixed variety in comparison to the use of either a monolingual English or isiZulu variety bears testimony to a 'negotiable identity' these speakers seek for themselves »⁵³, ce qui se traduit en français par : « L'occurrence plus remarquable de variété mixte comparé à l'usage monolingue soit de l'anglais ou isiZulu, témoigne de la « négociation d'identités » que recherchent ces interlocuteurs⁵⁴ », se référant aux étudiants sud-africains isiZulu. Pour démontrer ce reflet du CS des réalités socioculturelles, on considère alors l'influence de la colonisation sur les dynamiques linguistiques postcoloniales, le mélange des langues comme reflet des tensions entre la tradition et la modernité et le CS comme un outil politique de résistance culturelle.

La colonisation a profondément modifié les paysages linguistiques africains. Les langues coloniales, devenues langues officielles, sont plus généralement employées dans la littérature du continent au détriment des langues locales. Ce monopole crée des hiérarchies linguistiques, où

⁵² Ramsay-Brijball, M. (2004). Exploring identity through code-switching: A poststructuralist approach. *Alternation*, 11 (2), p. 144-164.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Notre traduction personnelle.

les langues coloniales à l'égard du français, de l'anglais, de l'espagnol, etc., sont associées au pouvoir, à l'éducation et à la modernité, tandis que les langues indigènes sont reléguées à des sphères informelles. Cette dynamique a conduit à une pratique généralisée du CS, voyant les locuteurs naviguant entre langues pour s'adapter aux différents contextes sociaux et institutionnels.

Ce mélange de langues reflète des tensions entre la tradition et la modernité. Le CS illustre le conflit entre les tendances contemporaines et les pratiques anciennes qu'incarne le personnage de Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ comme le décrit Khadiyatou Diallo⁵⁵ et Christel Assaad⁵⁶. L'alternance entre les langues locales et les langues coloniales dans la communication quotidienne reflète la dualité des influences culturelles que subissent Ken dans *Le Baobab fou* et Ramatoulaye et d'autres personnages dans *Une si longue lettre*. La pratique de l'oscillation témoigne d'une adaptation continue, où les individus intègrent les éléments de la modernité tout en préservant leurs racines culturelles. Quand Ramatoulaye tend à concilier les deux tendances, cherchant à les marier, Ken fait un va-et-vient entre elles. D'un départ du baobab à un retour à ses racines qui ne sont plus les mêmes, l'arbre devint fou et meurt. Ken Bugul termine le récit de la narratrice avec ce retour en disant : « Sans parole, je prononçais l'oraison funèbre de ce baobab [...], le premier matin d'une aube sans crépuscule. Longtemps, je restai là devant ce tronc mort, sans pensée » (Bugul, K., 1982, p. 222). Ces tensions entre la tradition et la modernité et le vécu des individus et sociétés en Afrique postcoloniale sont plus visibles dans les villes, comme le note Mohamed Lazhar⁵⁷, où il est plus

⁵⁵ Diallo, K. (2023). Torn between tradition and modernity: images of youth in the fictional work of Mariama Bâ. *Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne Des Études Africaines*, 57 (3), 605–624. <https://doi.org/10.1080/00083968.2023.2255309>.

⁵⁶ Assaad, C. (2012), « La femme entre tradition et modernité dans le roman *Une si Longue Lettre* de Mariama Bâ ».

⁵⁷ Lazhar, M. (2012) « Le Maghreb urbain : Paysage culturel entre la tradition et la modernité », *Eurostudia*, 8 (1), p. 251-264.

courant d'entendre des conversations mêlant des expressions traditionnelles à des termes modernes ou en langues coloniales ou officielles, symbolisant une identité en constante évolution. Dans ce sens, Bâ fait du milieu urbain, la ville de Dakar, l'espace principal de son récit et Bugul fait tourner le sien entre la ville et le village, là où est planté le baobab.

Dans un sens politique, le CS est un outil de résistance culturelle. Au-delà de son rôle adaptatif, l'alternance codique ou ici CS, peut également servir de forme de résistance de culture. L'intégration d'éléments linguistiques locaux dans des contextes dominés par les langues coloniales est significative de l'affirmation d'identités culturelles et une défiance des normes et hiérarchies linguistiques ainsi qu'une revendication de la valeur et légitimité des cultures indigènes face à l'hégémonie impérialiste. Mis à part l'expression de leur identité culturelle hybride à travers le CS, les personnages de Bâ et de Bugul démontrent également le désir ardent d'affirmer leur mode de vie africain comme l'usage de la tisane pour guérir les maux du corps que Ken propose à son amant belge, Jean Wermer, affirmant sa culture. Cette affirmation de soi et de réappropriation de langue est commune aux œuvres de la littérature africaine postcoloniale par l'usage des proverbes ou d'expressions idiomatiques locales dans des discours officiels.

4.3 Le CS, symbole de la création d'une nouvelle identité culturelle hybride.

Le CS symbolise ou bien encore reflète la nouvelle identité postcoloniale. Il est important de noter que « depuis les indépendances, les processus de construction nationale et surtout la construction des identités nationales ne cessent d'être au cœur des tensions qui agitent le continent à travers la résurgence de discours de l'autochtonie s'appuyant sur des enjeux de

réécriture de l'histoire⁵⁸ ». Jean-François Havard note qu'à la suite des crises ou de périodes traumatiques comme la domination coloniale par exemple, « on observe généralement une phase de recomposition et de redéfinition du rapport à l'identité collective, l'enjeu étant alors de redéfinir ce qui fait sens pour que les individus qui se retrouvent dans une communauté, et notamment dans une communauté nationale, puissent à nouveau dire « nous⁵⁹ ». Cette reconstruction de l'identité nationale à travers ses différentes phases c'est-à-dire de l'autochtonie (par exemples la campagne d'authenticité de Mobutu au Congo Zaïre, l'idée d'*ivoirité* de Houphouët Boigny en Côte d'Ivoire) se retrouve à l'étape d'hybridation que symbolise le CS. Pour démontrer ce symbolisme du CS à l'identité nationale postcoloniale, on explore ici l'hybridité culturelle en tant qu'une réponse aux défis de l'indépendance, le CS comme symbole de la stratégie d'adaptation à la nouvelle identité pour initier une discussion sur l'identité hybride et complexe de l'Afrique postcoloniale.

Comme on peut le remarquer, le CS tel qu'il est employé par Bâ et Bugul dans leurs œuvres respectives *Une si longue lettre* et *Le Baobab fou*, révèle des dynamiques identitaires non négligeables sur le Sénégal et l'Afrique postcoloniale en général. Le phénomène linguistique symbolise l'hybridité culturelle qui est une conséquence directe de la domination coloniale. Après les indépendances, les nations africaines ont été confrontées au défi de forger une identité nationale unifiée malgré la diversité ethnique et linguistique occasionnée par le contact avec la culture européenne et la mise en nation de peuples issues originellement de diverses cultures. Le CS manifeste l'incarnation et la négociation de ces cultures d'un moment à autre, signifiant l'identité multiple des individus à l'image de Ken et Ramatoulaye ainsi que les autres

⁵⁸ Havard, J. (2007), « Histoire(s), mémoire(s) collective(s) et construction des identités nationales dans l'Afrique subsaharienne postcoloniale », Cités, n° 29(1), 71-79. <https://doi.org/10.3917/cite.029.0071>.

⁵⁹ *Ibid.*

personnages indigènes des deux romans qui combinent les héritages locaux avec les influences coloniales pour créer une identité nationale unique. Cette hybridité est visible comme le CS dans divers domaines, tels que la musique, les arts, le cinéma, où les expressions culturelles mêlent traditions ancestrales et apports contemporains.

Le CS est symbolique de la stratégie d'adaptation et de survie dans le contexte postcolonial. Dans les environnements multilingues et en constante évolution comme celui de l'Afrique après les indépendances, le CS représente les stratégies essentielles d'adaptation. Il permet aux individus de naviguer entre les sphères sociales, professionnelles et culturelles, facilitant ainsi leurs mobilités. En fait, les peuples africains dans le contexte postcolonial, devraient s'adapter comme Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* qui sait concilier sa tradition aux exigences contemporaines. Dans l'éducation de ses enfants par exemple, Ramatoulaye devrait se débarrasser en partie de l'intransigeance et de l'autorité parentale pour adopter un style unique qui n'est ni totalement libéral, ni autoritaire pour élever les enfants. Cette stratégie de l'éducation parentale est à l'image du CS de Bâ et Bugul, qui constitue une oscillation entre la langue locale et le français, héritage colonial. Cette flexibilité est souvent indispensable pour accéder à des opportunités éducatives et économiques notamment dans des contextes où la maîtrise de langue et la culture coloniale sont d'importance ou considérée mieux comme le dit Bâ : « l'école [se référant à l'éducation formelle comme introduite par la vague coloniale] m'ouvrait l'esprit » (Bâ, M., 1979, p. 31).

Il est évident par le symbolisme du CS que l'identité africaine postcoloniale se caractérise par une hybridité linguistique⁶⁰ et culturelle, témoins de la coexistence de multiples influences.

⁶⁰ Akhroub, K. (2023), « L'alternance codique dans le roman marocain francophone : Cas du roman Les Tribulations du dernier Sijilmassi de Fouad Laroui », *Revue des Sciences Humaines et Sociales de l'Académie du Royaume du Maroc*, 2 (2), p. 153-168.

Cette hybridité, loin d'être simplement un mélange harmonieux, recouvre des tensions et contradictions qui façonnent la subjectivité des individus. On peut comprendre le CS comme une technique de négociation de ces différents courants dans l'espace postcolonial. Ken Bugul illustre l'hybridité dans *Le Baobab fou*, à travers une héroïne qui oscille entre les références culturelles africaine et occidentales, sans jamais trouver un point de stabilité ni sous le baobab, ni loin de son tronc. Cette fragmentation identitaire est accentuée par l'alternance entre le français et le wolof ; chaque langue symbolisant un espace distinct aux normes et valeurs souvent contradictoires. Cet état de fluctuation est symptomatique de la condition postcoloniale où l'identité n'est jamais figée mais en perpétuelle redéfinition⁶¹.

Toutefois, l'hybridité linguistique, n'est pas qu'une source d'aliénation ; elle est aussi un espace de résistance et de réappropriation identitaire. Selon Frantz Fanon, la langue coloniale est un instrument d'oppression, mais elle peut aussi être subvertie pour exprimer, une subjectivité propre à l'ex-colonisé⁶². Dans *Une si longue lettre*, Mariama Bâ exploite le français non pas seulement comme un outil de revendication féminine et sociale comme on peut le suggérer à priori : « Nous étions de véritables sœurs destinées à la même mission émancipatrice » (Bâ, M., 1979, p. 38) mais aussi une revendication de son identité africaine. En insérant des éléments de wolof dans son texte, elle inscrit l'identité sénégalaise dans un espace linguistique qui échappe à la domination exclusive du français. Cette appropriation linguistique rappelle le concept de *créolisation* d'Edouard Glissant, qui voit dans le métissage culturel une dynamique de création et non de simple juxtaposition : « When we speak about creolization, we do not mean only *metissage*: crossbreeding, because creolization adds something new to the components that

⁶¹ Mucchielli, A. (2013), « Problèmes et crises de l'identité psychosociale. L'identité » (p. 93-118). Presses Universitaires de France. <https://shs.cairn.info/l-identite--9782130620808-page-93?lang=fr>.

⁶² Fanon, F. (2018), *SOCIOLOGIE D'UNE REVOLUTION (L'an V de la révolution algérienne)*, Paris : François Maspero Éditeur, 1972, 175 p. Petite collection Maspero, 28. Première édition, 1959.

participe in it⁶³ », ce qui signifie que l'idée de *créolisation* n'indique pas un simple métissage, mais est la création d'une nouvelle forme de langue par des ajouts. En ce sens, l'hybridité identitaire postcoloniale ne doit pas être vue uniquement comme une crise, mais aussi comme une opportunité d'innovation culturelle et de réinvention de soi.

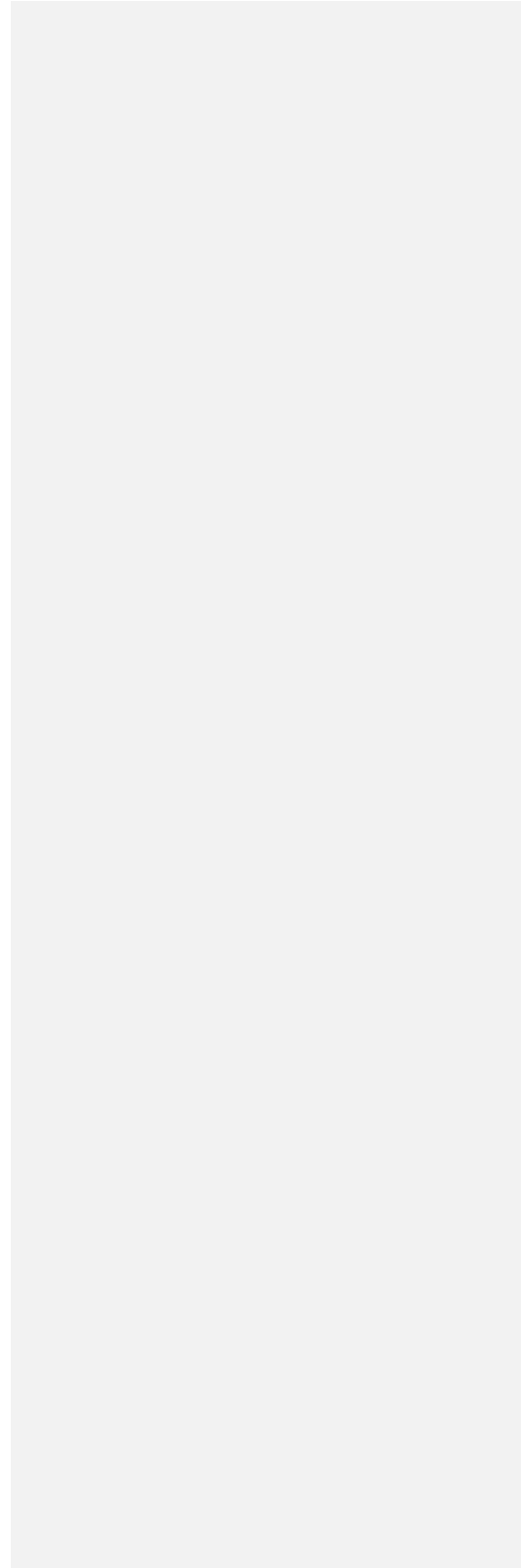
Cependant, cette hybridité n'est pas toujours maîtrisée par ceux qui la vivent ; elle peut être vécue comme une dépossession, un déchirement entre deux mondes⁶⁴. L'identité postcoloniale oscille entre la nostalgie d'un passé précolonial idéalisé et la nécessité de s'adapter à un monde globalisé, dominé par les codes occidentaux comme le compare Ramatoulaye dans le cas du rôle de la mère dans l'éducation de la jeune fille : « Les mères de jadis enseignaient la chasteté. (...) Les mères modernes favorisent « les jeux interdits ». Elles aident à la limitation de leurs dégâts, mieux à leur prévention » (Bâ, M., 1979, p. 1610). Dans *Le Baobab fou*, la protagoniste tente de s'approprier la valeur européenne, mais elle est rejetée aussi bien par l'Europe que par son propre pays. Ce rejet des identités hybrides par les sociétés postcoloniales s'explique par le fait que ces dernières cherchent souvent à reconstruire une authenticité nationale après l'expérience coloniale, ce qui les pousse à exclure les éléments perçus comme exogènes. En ce sens, le CS devient un acte révélateur de cette tension : il marque à la fois l'adaptation et l'exclusion, la liberté et l'aliénation. Comme le souligne Achille Mbembe, l'identité africaine postcoloniale est prise dans une logique d'« entre eux », où l'individu est constamment en train de négocier sa place dans un monde où aucune culture ne peut être pure ni totalement rejetée⁶⁵. Ainsi, l'identité hybride africaine est à la fois un espace d'invention et un

⁶³ Glissant, É. (2008). « Creolization in the Making of the Americas », *Caribbean Quarterly*, 54 (1-2), p. 81-89.

⁶⁴ Rouabhia, S. (2017), « L'autofiction entre deux mondes : le cas de Nulle part dans la maison de mon père d'Assia Djébar », *Cahiers d'Études sur la Représentation* (2).

⁶⁵ Mbembe, A. (2001). *On the postcolony* (vol. 41). Univ of California Press, California, p. 65.

champ de conflits internes, un dialogue permanent entre héritages multiples et aspirations nouvelles.



5 CONCLUSION

L'étude du *code switching* (CS) dans les œuvres *Le Baobab fou* de l'écrivaine sénégalaise Ken Bugul et celle de sa compatriote Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, a permis de mettre en lumière son rôle dans l'expression de l'hybridité culturelle des personnages et, plus largement, dans la construction de l'identité postcoloniale. Notre travail qui est constitué d'analyses textuelle et discursive, trouve sa fondation dans la théorie postcoloniale et celle de l'hybridité culturelle, et a montré comment l'alternance entre le français et les langues africaines reflète une double appartenance, non seulement linguistique mais aussi culturelle. Nous avons alors vu que le phénomène du CS ne se limite pas à une stratégie stylistique, il est un véritable marqueur identitaire, révélant les tensions et les dynamiques entre héritage colonial et racines africaines. Dans *Le Baobab fou*, la protagoniste, tiraillée entre sa culture Ndoucoumane et ses expériences belges, c'est-à-dire européennes, illustre cette hybridité à travers un langage oscillant entre distance et attachement ou entre « enracinement et déracinement⁶⁶ » selon la formule de Déborah Lee-Ferrand. Cette hybridité linguistique qui fait naviguer les locuteurs entre les langues traduit une crise d'identité profonde, dans laquelle le CS devient un symptôme du déracinement que la narratrice décrit ainsi se référant à elle-même :

Personne dans le restaurant n'aurait soupçonné la détresse d'un être qui semblait avoir tout pour lui, alors qu'en réalité depuis vingt ans il cherchait désespérément « le lien » à travers les désastres de l'aliénation (Bugul, K., 1982, pp. 210-211).

Il est aussi évident que le CS dans un contexte postcolonial où se côtoient une pluralité de langues (souvent coloniales et locales), fonctionne comme un outil de résistance et de

⁶⁶ Lee-Ferrand, D. (2017), « Enracinement et déracinement gustatifs dans “Le Baobab fou” de Ken Bugul », *Nouvelles Études Francophones*, 32(2), 170–183. <http://www.jstor.org/stable/44685441>.

réappropriation culturelle. Dans *Une si longue lettre*, Ramatoulaye dans sa « mission émancipatrice » (Bâ, M., 1979, p. 38) inclut des mots et des expressions wolofs et des références sénégalaises pour ancrer son récit dans un cadre africain tout en utilisant le français, la langue officielle de son pays pour prouver son intellectualité et revendiquer sa place dans l'espace public. Ce jeu linguistique exemplifie l'idée de Ngugu wa Thiong'o, qui considère la langue comme un champ de bataille et un instrument de domination coloniale et de la révolte postcoloniale. En ce sens, l'insertion de termes wolofs dans le récit est significative d'un acte de résistance politique pour faire valoir la langue maternelle. C'est aussi un marqueur de l'irréductibilité de la culture africaine dans un espace encore influencé par les structures coloniales puisque l'indépendance n'est que superficielle, comme le remarque Bugul: « Mais l'indépendance m'avait déçue. Je croyais que l'indépendance allait me sauver. Je ne constatais aucune acquisition d'identité propre, aucun souffle » (Bugul, K., 1982, p.179). En cela, Bâ illustre la notion de *créolisation* d'Édouard Glissant sur les langues. Le concept de Glissant réfute un simple métissage ou une juxtaposition par la *créolisation*, qu'il conçoit comme la création d'un nouvel espace d'expression hybride. Le français juxtapose avec le wolof crée alors une situation d'hybridité linguistique qui n'est qu'une manifestation directe de l'hybridité culturelle⁶⁷.

Le CS apparaît également comme un vecteur de subjectivité dans les récits postcoloniaux. Dans *Le Baobab fou*, l'alternance de codes révèle les oscillations émotionnelles de la narratrice Ken, exprimant la nostalgie et la révolte face aux injonctions sociales, révolte qu'elle exprime ainsi : « Le déchet que le colon avait fait du noir en l'arrachant à ses rêves

⁶⁷ Akhroub, K. (2023), « L'alternance codique dans le roman marocain francophone : Cas du roman Les Tribulations du dernier Sijilmassi de Fouad Laroui », *Revue des Sciences Humaines et Sociales de l'Académie du Royaume du Maroc*, 2(2), 153-168.

trouvait consécration dans cette manifestation mondiale » (Bugul, K., 1982, p. 183). La technique linguistique du CS met alors en évidence la complexité du positionnement identitaire des peuples de l'Afrique postcoloniale où la référence à l'Occident demeure inévitable. De même, Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* fait usage du français pour reformuler son identité (de femme émancipée), qui réapproprie la langue du pouvoir pour dénoncer l'injustice sociale et affirmer sa voix en tant qu'Africaine instruite et intellectuelle. Cette vision de l'usage du CS dans ces œuvres de Bugul et Bâ, confirme la pertinence des théories de Bhabha qui conçoit les sujets postcoloniaux comme évoluant dans un *espace tiers*, dans lequel ils réinventent leur appartenance culturelle qui est hybride.

Les implications de cette étude dépassent le cadre littéraire et rejoignent des problématiques linguistiques et sociopolitiques plus larges dans un contexte postcolonial comme celui de l'Afrique occidentale, d'où viennent les auteures Bugul et Bâ. D'un point de vue linguistique, elle illustre comment le CS n'est pas un simple phénomène oral mais peut être un élément structurant dans l'écriture littéraire, permettant aux écrivains africains contemporains d'intégrer les rythmes et les expressions de leurs langues maternelles dans un texte en français, en anglais, etc. pour « désigner des *realia* sociales, politiques ou culturelles étrangères à la langue française; ou contribuer à l'intercompréhension »⁶⁸. C'est alors une invitation à repenser la place du plurilinguisme dans l'enseignement de la littérature africaine francophone et à reconnaître l'importance des langues africaines dans la production intellectuelle du point de vue de la richesse qu'elles y apportent. Sur le plan sociologique, l'analyse du CS dans ces deux romans éclaire les tensions identitaires qui traversent encore aujourd'hui de nombreuses sociétés

⁶⁸ Nzessé, L. (2012), « Les emprunts du français aux langues locales camerounaises : typologie, intégration et enjeux. Québec, *Observatoire démographique et statistique de l'espace francophone/Université Laval* », coll. *Note de recherche de l'ODSEF*.

africaines, prises entre la valorisation des traditions locales et les dispositions d'un monde globalisé, dominé par les puissances occidentales.

Enfin, d'un point de vue postcolonial, cette étude ouvre la voie à de nouvelles interrogations sur la manière dont les écrivains africains manipulent les langues pour redéfinir l'histoire et l'identité de leurs personnages. Si le CS permet d'exprimer la complexité de l'hybridité culturelle, il pose aussi la question de la réception de ces œuvres dans les cercles littéraires internationaux. En effet, ces stratégies linguistiques, bien qu'authentiques et représentatives des réalités africaines, peuvent être perçues comme des obstacles par les lecteurs non-initiés à la consommation satisfaisante des récits. Ce constat rejoint la réflexion de Jacques Derrida sur la « monolingüisticité de l'autre », où la langue coloniale, même réappropriée, demeure un espace de tension entre la domination et l'émancipation⁶⁹.

En définitive, le CS dans *Une si longue lettre* et *Le Baobab fou* n'est pas un simple ornement stylistique, ou une faiblesse de langue chez les auteures, mais une manifestation évidente de l'hybridité culturelle qui caractérise les identités postcoloniales. Il témoigne de la capacité des écrivaines à créer des espaces de résistances et d'innovation linguistique, tout en interrogeant les héritages d'une histoire marquée par la colonisation. On peut parler alors d'un « domesticage » de la langue française par les auteures qui se sont servi des langues locales :

*« Cette révision pourrait participer de ce qu'on
appellerait un anti-humanisme, dans la mesure où
le domesticage par la langue française s'exerce à travers
une mécanique de l'« humanisme⁷⁰ ».*

⁶⁹ Derrida, J. (1996). *Le monolingüisme de l'autre* (Vol. 13). Paris: Galilée.

⁷⁰ EDOUARD GLISSANT, *Le discours antillais*, Seuil, 1981, p. 334, cite par Derrida, J., (1996). *Le monolingüisme de l'autre* (Vol. 13). Paris: Galilée.

Dans un contexte plus large, l'étude invite à une réflexion sur la manière dont les identités africaines se redéfinissent dans un monde en mutation, où la pluralité linguistique et culturelle ne doit plus être perçue comme une entrave, mais comme une richesse et une force créatrice.

REFERENCES

Akhroub, K. (2023). L'alternance codique dans le roman marocain francophone : Cas du roman *Les Tribulations du dernier Sijilmassi* de Fouad Laroui. *Revue des Sciences Humaines et Sociales de l'Académie du Royaume du Maroc*, 2(2), 153-168.

Anokhina, O. (2024). Hybridité linguistique, identitaire, culturelle et cognitive des écrivains plurilingues. *TRANS- Revue de littérature générale et comparée*, (30).

Assaad, C. (2012). La femme entre tradition et modernité dans le roman *Une si Longue Lettre* de Mariama Bâ.

Auer, P. (Ed.). (2013). *Code-switching in conversation: Language, interaction and identity*. Routledge.

Bâ, M. (1979). *Une si longue lettre*, Groupe Privat/ Le Rocher, 2005.

Bhabha, H., & Rutherford, J. (2006). Le tiers-espace. *Multitudes*, 26(3), 95-107.

Bhatt, R. M. (2010). Unraveling Post-Colonial Identity through Language. *The handbook of language and globalization*, 520-539.

Blanc, M. H. A., & Hamers, J. F. (2000). *Bilinguality and Bilingualism*. Cambridge, UK:

Bugul, K. (1982). *Le baobab fou*, Présence Africaine Editions, 2009. Cambridge University Press.

Diallo, K. (2023). Torn between tradition and modernity: images of youth in the fictional work of Mariama Bâ. *Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne Des Études Africaines*, 57(3), 605–624. <https://doi.org/10.1080/00083968.2023.2255309>.

Fanon, F. (2018). Résumé de l'ouvrage *SOCIOLOGIE D'UNE REVOLUTION (L'an V de la révolution algérienne)*.

Commented [SGJ3]: At least two reference page entries are required before you can receive formatting approval. Depending on your needs, you may also opt to use a bibliography.

Fanon, F. (2018). *Peau noire, masques blancs* (No. 37, pp. 189-193). Publications de la Sorbonne.

Glissant, É. (2008). Creolization in the Making of the Americas. *Caribbean Quarterly*, 54(1-2), 81-89.

Havard, J. F. (2007). Histoire (s), mémoire (s) collective (s) et construction des identités nationales dans l'Afrique subsaharienne postcoloniale. *Cités*, 29(1), 71-79.

Kamwangamalu, N. M. (2010). Multilingualism and codeswitching in education. *Sociolinguistics and language education*, 116.

Ken Bugul - Biographie et bibliographie | Presses universitaires d'Afrique. (2017). Aes-Pua.com. <https://www.aes-pua.com/auteurs/ken-bugul>

Kim, E. (2006), « Reasons and motivations for code-mixing and code-switching », *Issues in EFL*, 4(1), 43-61.

Lazhar, M. (2012). Le Maghreb urbain : Paysage culturel entre la tradition et la modernité. *Eurostudia*, 8(1), 251-264.

Lee-Ferrand, D. (2017). Enracinement et déracinement gustatifs dans “Le Baobab fou” de Ken Bugul. *Nouvelles Études Francophones*, 32(2), 170–183.
<http://www.jstor.org/stable/44685441>.

Lievois, K. (2005). “De Gaulle, ce grand guerrier toubab” ou résistance et domestication dans Monnè, outrages et défis d’Ahmadou Kourama. *Linguistica Antverpiensia, New Series—Themes in Translation Studies*, 4.

Man, M. (2007). *La folie, le mal de l'Afrique postcoloniale dans Le baobab fou et La folie et la mort de Ken Bugul* (Doctoral dissertation, University of Missouri-Columbia), Columbia.

Mariama B? (Auteur de Une si longue lettre) - Babelio. (2016). Babelio.

<https://www.babelio.com/auteur/Mariama-Ba/3740>.

Mucchielli, A. (2013). Problèmes et crises de l'identité psychosociale. *Que sais-je?*, 9, 93-118.

Nilep, C. (2006). "Code switching" in sociocultural linguistics. *Colorado research in linguistics*.

Pennycook, A. (2006). *Global Englishes and transcultural flows*. routledge.

Playing For Change. (2020, February 14). *Mama Africa (Peter Tosh) feat. Andrew Tosh & I-Taweh | Song Around The World | Playing For Change*. YouTube.

<https://www.youtube.com/watch?v=Bqc0FXiazQM>.